

Christine Lombez

LES “ PETITS MAÎTRES ” DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE EN FRANCE

*(LES TRADUCTEURS DE POESIE ALLEMANDE
ENTRE 1820 ET 1860)*

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE française s'est rarement penchée sur la production des “ petits maîtres ” de l'écriture et de la traduction, contrairement à l'historiographie de l'art qui a pris, quant à elle, depuis longtemps, l'habitude de s'intéresser aux “ petits maîtres ” de la peinture, contribuant ainsi à élucider leur apport au développement de telle école ou de tel courant artistique. Peut-on par exemple comprendre l'œuvre de Rembrandt en faisant abstraction de toute une légion de peintres de moindre autorité de l'école hollandaise qui ont accompagné son évolution ? De manière similaire, on peut penser que si Gérard de Nerval compte effectivement parmi les poètes et les traducteurs importants du XIXe siècle français, la recherche littéraire actuelle gagnerait beaucoup à souligner l'importance de ceux qui, moins illustres, ont grandement contribué à nourrir le courant romantique en France.

Constater que les traducteurs sont, en général, les grands absents de l'historiographie littéraire nous paraît d'autant plus surprenant que c'est bien l'énergie inlassable de tous ces “ passeurs ” qui a fait découvrir au lectorat français, à partir des années 1820, de nombreuses littératures étrangères encore inconnues ou ignorées. Qu'ils aient été éclipsés pour la plupart est dû principalement au manque de crédit qui s'est longtemps attaché à une pratique de la traduction qui, jusqu'au milieu du XIXe siècle en France, demeura non-codifiée juridiquement. Pourtant, les traducteurs de l'époque romantique, parfois poètes eux-mêmes, se sont avérés, souvent à leur insu et dans l'ombre, des médiateurs d'autant plus importants que les “ grands ” auteurs dont l'histoire littéraire a retenu les noms, peu au fait des langues étrangères, furent sensibles à la littérature étrangère justement par leur intermédiaire. C'est là une des raisons qui nous poussent à mettre en évidence la réalité littéraire incontestable que représentèrent au XIXe siècle les écrivains passionnés de la traduction poétique. Qui sont-ils ? De quel statut socio-intellectuel jouissaient-ils à l'époque ?

Délibérément, nous avons choisi de ne pas nous attarder sur l'activité de traduction, déjà bien connue, de Gérard de Nerval. Notre regard se portera ici uniquement et volontairement sur les “ petits maîtres ” de la traduction de poésie allemande en français, vrais relais de la “ sensibilité ” poétique d'outre-Rhin en France. Il s'agit là, à nos yeux, d'un cas fort révélateur.

1. Traducteurs et traduction littéraire française dans la première moitié du XIXe siècle. Eléments de typologie

Littérateurs¹ - pour reprendre une terminologie courante au XIXe siècle - (Auguste Defauconpret, Charles de Chênedollé, Pierre Baour-Lormian), amateurs dilettantes (Sainte-Beuve, Prosper Mérimée, le Comte de Montor) ou chroniqueurs littéraires (Amédée Pichot, Henri Blaze, Adolphe de Loève-Veimars, Saint-René Taillandier), écrivains ou poètes consacrés s'essayant à la traduction (F. R. de Chateaubriand, Gérard de Nerval), traducteurs professionnels et poètes eux-mêmes à leurs heures (Max Buchon, Nicolas Martin, Xavier Marmier), érudits (Albert Stapfer) ou universitaires (Jean-Jacques Ampère, Claude Fauriel), ou bien encore “ traducteurs des frontières ”, belges, suisses ou alsaciens (André Van Hasselt, Edouard Wacken, Eugène Borel, Paul Lehr), nombreux sont ceux qui, dans la première moitié du XIXe siècle, ont tenté, avec des bonheurs divers, cette aventure de faire passer un texte littéraire d'une langue dans une autre.

Leurs motivations l'étaient tout autant. Certains traduisaient sur commande : pour la presse², pour la librairie comme Albert Stapfer³, Emile Deschamps⁴, Léon Halévy⁵, pour un public d'enfants ou d'élèves, comme Théodore Bertin⁶, Amélie de Courval⁷, Philippe

¹ Ce terme est fréquemment utilisé - sans aucune connotation péjorative - dans les diverses éditions du *Dictionnaire* de Larousse au XIXe siècle.

² On renverra notamment à toute la série d'articles sur la poésie allemande publiée par Henri Blaze dans *La Revue des Deux-Mondes* entre 1841 et 1845.

³ A. Stapfer, *Oeuvres dramatiques de Goethe*, 2e éd., Mesnier, 1828.

⁴ E. Deschamps, *Etudes françaises et étrangères*, Canel, Paris, 1828.

⁵ L. Halévy, *Poésies européennes*, Delaforest, Paris, 1827.

⁶ *Ecole des arts et métiers mise à la portée de la jeunesse, traduction de l'anglais par T.P. Bertin*, Paris, Duprat-Duverger, 1813.

⁷ *Petite encyclopédie des enfants, traduite de l'anglais par Mme de Courval*, Paris, Castel de Courval, 1825.

Le Bas et Adolphe Régnier⁸, Henri Savoye⁹, Wilhelm von Suckau¹⁰, le chanoine Spitz¹¹, etc. D'autres, comme Gérard de Nerval, traduisaient par affinité personnelle avec une littérature ou des auteurs étrangers. Certains, encore, par dilettantisme, "pour l'amour de l'art" et avec une fortune inégale : Sainte-Beuve¹², Alphonse Brot¹³, Frédéric Papion du Château¹⁴, Charles de Chênedollé¹⁵, Mélanie Waldor¹⁶, le comte de Tressan¹⁷, pour ne citer que quelques noms, furent aussi de ceux-là. D'autres, enfin, relayaient l'intérêt du Romantisme pour la poésie et la littérature populaires¹⁸. Par leur activité et le choix d'auteurs qu'ils se proposèrent de traduire, tous ces traducteurs ont considérablement contribué à faire connaître en France des formes littéraires nouvelles.

Vers la seconde moitié du XIXe siècle, après une période où l'amateurisme demeurait souvent le maître mot, la spécialisation progressive des enseignements des langues et des littératures étrangères vint accroître encore davantage le niveau d'exigence.

Dès les années 1840 qui virent la création des premiers concours de recrutement d'enseignants en langues vivantes, la dynamique de traduction fut lancée¹⁹. Un seul exemple suffit. Si l'on s'en tient à la *Bibliographie de la France*²⁰ et à la *Bibliographie*

⁸ P. Le Bas & A. Régnier, *Cours de littérature allemande ou Morceaux choisis des auteurs les plus distingués de l'Allemagne*, Paris, Bobée et Hingray, 1833-34.

⁹ H. Savoye, *Germania, recueil en prose et en vers, de litt. allemande*, Paris, Derache, 1844-45.

¹⁰ W. v. Suckau, *Cours complet de langue et littérature allemandes*, Paris, Hachette, 1842.

¹¹ F. C. Spitz, *Anthologie allemande*, Strasbourg, Derivaux, 1845.

¹² A. Sainte-Beuve, *Poésies de Joseph Delorme*, in *Poésies complètes*, Paris, Charpentier, 1840.

¹³ A. Brot, *Chants d'amour et poésies diverses*, Paris, Dureuil, 1830.

¹⁴ F. Papion du Château, *Esquisses poétiques*, Paris, Ledoyen aîné, 1833.

¹⁵ C. de Chênedollé, *Etudes poétiques*, Nicolle, Paris, 1820.

¹⁶ M. Waldor, *Poésies du coeur*, Janet, Paris, 1835.

¹⁷ L'Arioste, *Roland furieux, poème héroïque de l'Arioste, par M. le comte de Tressan*, [s.l.], [s.n.], 7 vol., 1822.

¹⁸ C. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, Paris, Dondey-Dupré, 1824 ; cf. également Népomucène Lemerrier, *Chants héroïques des montagnards et matelots grecs*, Paris, Canel, 1824.

¹⁹ Voir M. Espagne, F. Lagier, M. Werner, *Philologiques II - Le maître de langues. Les premiers enseignants d'allemand en France (1830-1850)*, Paris, éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991.

²⁰ Voir K. Van Bragt, *Bibliographie de la France (1810-1840) - Répertoire par disciplines*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 1995.

*französischer Übersetzungen aus dem Deutschen*²¹, durant la période allant de 1830 jusqu'à la fin du XIXe siècle, on a pu compter près de 200 titres pour la seule langue allemande, comprenant recueils de poésies traduites, anthologies littéraires, manuels de lecture pour les classes, manuels de version, précis de littérature, de métrique, etc²².

Le type du traducteur “érudit”, venu en particulier des milieux de l'Education, s'imposera jusqu'au XXe siècle où enseignants germanistes, anglicistes, etc., sont fréquemment sollicités afin de produire la version française d'oeuvres littéraires devant être ensuite étudiées en classe.

Même si au niveau académique, la maîtrise de la langue s'est de plus en plus répandue, on a pu déplorer le faible niveau en langues étrangères que les grands auteurs du Romantisme français laissaient paraître. Sainte-Beuve qui s'amusait dans ses *Nouveaux Lundis* à brosser le portrait de ses collègues en littérature n'a pas oublié ce détail :

Aucun des grands poètes romantiques français ne savait l'allemand ; et parmi ceux qui les approchaient, je ne vois que Henri Blaze, très jeune alors, mais déjà curieux et au fait, et aussi Gérard de Nerval, qui de bonne heure se multipliait et était comme le commis voyageur littéraire de Paris à Munich. Victor Hugo, par moments si Espagnol de génie, lisait beaucoup moins d'auteurs espagnols que l'on ne le croirait. [...] Lamartine, parfaitement étranger à l'Allemagne, savait l'Italie et comprenait ses harmonieux poètes. [...] Il lisait Byron, soyez-en sûr, bien moins dans le texte anglais que dans ses propres sentiments. [...] Alfred de Musset causait avec Henri Heine à la rencontre, bien plus qu'il ne le lisait. Il savait l'italien et l'anglais, c'est tout : pas un mot d'allemand...²³

Si les “grands” Romantiques n'étaient pas des plus polyglottes, leur ignorance des langues n'impliquait pas nécessairement désintérêt, tant il est vrai que les connaissances

²¹ K. Epting, L. Bihl, *Bibliographie französischer Übersetzungen aus dem Deutschen 1487-1944*, Tübingen, 1987.

²² Des statistiques semblables pourraient sans doute être établies dans le domaine de la traduction de prose, de théâtre ou de poésie anglaise, espagnole, italienne, grecque, etc.

²³ Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis IV*, p. 453. Cité par Paul Lévy, “Les romantiques français et la langue allemande” in *Revue Germanique*, 1938, t. 29, p. 226.

linguistiques resteront toujours insuffisantes pour qui ne ressent pas en lui-même un appel, ou qui n'est pas sensible à un signe lancé depuis l'autre rivage. On se gardera de sous-estimer l'importance de la "sympathie" qui a pu exister entre certains auteurs romantiques français et de nouvelles expressions poétiques étrangères, au-delà de toute barrière linguistique - et en l'absence de tout cadre juridique réglementant la pratique de la traduction²⁴. Il est ainsi probable que le même Sainte-Beuve, traducteur à ses heures, travaillait à partir de versions juxtalinéaires intermédiaires qu'il mettait ensuite en forme, tout comme Mme Panckoucke, qui se faisait "aider" par le traducteur d'E.T.A. Hoffmann, Loève-Weimars. Si Amédée Pichot, Antoni Deschamps, Nicolas Martin, ou Henri Blaze, par exemple, jouissaient d'une certaine autorité dans le milieu des traducteurs, en revanche, les cas de Charles de Chênedollé, de Xavier Marmier ou d'Emile Deschamps traduisant de l'allemand, du danois ou de l'italien sans vraiment maîtriser la langue, sont, bien entendu, autrement plus délicats. On ne peut nier que la qualité de la médiation, dont dépend grandement la "réception" d'un auteur étranger dans l'aire culturelle française, fut aussi fonction des coordonnées personnelles de ces "passeurs".

A cette époque, en effet, il n'était en rien surprenant de s'improviser traducteur en l'absence de connaissances solides de la langue à traduire. La "probité professionnelle" en matière de maîtrise linguistique ne faisait pas partie alors des conditions *sine qua non* de la pratique de la traduction. Des traductions d'Emile Deschamps, par exemple, Henri Blaze ne put-il pas écrire : "Si l'esprit n'est pas compris, en revanche la lettre ne l'est guère mieux"²⁵ ? Adalbert von Chamisso, qui ne goûtait que très moyennement les articles que Xavier Marmier lui consacrait dans la presse française, n'hésitait pas à exprimer des doutes sur les capacités du traducteur :

Nous avons vu l'article de Marmier dont tu me parles, je lui dois des remerciements pour la bienveillance qu'il me témoigne, cependant il n'est entré bien avant ni dans notre

²⁴ C'est à partir du Second Empire que se mettra progressivement en place une législation visant à mieux encadrer le métier de traducteur. Tout au long du XIXe siècle et au-delà, des mesures seront prises en ce sens à l'échelle européenne (Convention de Berne de 1886, Accords de Paris 1896, Convention de Berne révisée à Berlin en 1908, etc.)

²⁵ H. Blaze in *Revue des Deux-Mondes*, 1841, T. 3, p. 554.

littérature ni dans notre langue ni dans nos moeurs, et nous avons chez vous de meilleurs interprètes²⁶.

Et ailleurs :

[...] comment donc ce jeune littérateur réussit-il à vous faire tant de poussière [...] ? Il a si souvent prouvé que le peu d'allemand qu'il sait, il ne le sait que de travers²⁷.

Parmi les traducteurs littéraires, les traducteurs de poésie constituent une catégorie un peu à part. Au XIXe siècle, dans un contexte de plus en plus industrialisé, où l'on n'a pas hésité à parler même d'« usines de traductions »²⁸, le domaine poétique fait figure d'îlot relativement privilégié. Il a été consciemment perçu comme tel par les traducteurs de poésie qui ont longtemps été les derniers à pouvoir proposer à la traduction les textes qu'ils aimaient.

Ce sont encore les données de la *Bibliographie de la France*²⁹ qui permettent de quantifier de manière précise le nombre de traductions de poésie, toutes langues confondues, parues en France entre 1810 et 1840.

Par ailleurs, et même si l'on ne saurait se fier à de simples données statistiques pour une pratique aussi mouvante³⁰, une étude comparative de cette *Bibliographie* et des catalogues bibliographiques de la Bibliothèque nationale de France a permis d'établir une liste bien fournie qui révèle l'intérêt croissant du public romantique pour la poésie traduite. D'après de récents recoupements³¹, la poésie aurait fréquemment occupé la première place au palmarès des genres littéraires les plus traduits, devant le roman et le théâtre.

²⁶ Lettre citée par R.M. Pille dans *Adelbert von Chamisso vu de France 1805-1840. Genèse et réception d'une image*, Paris, CNRS Editions, 1993, p. 69.

²⁷ *Idem*.

²⁸ « Les traductions ! cette autre industrie que nous ne pratiquons encore qu'à demi. En Allemagne, ce sont de véritables fabriques [...] » X. Marmier, *Revue des Deux Mondes*, 1834, t. 3, p. 103.

²⁹ K. Van Bragt, *op.cit.*

³⁰ C. Lombez, « Traduction et traducteurs de poésie allemande dans la presse française entre 1830 et 1850 - *La Revue de Paris* », *Romanische Forschungen*, 2/2004.

³¹ Elles ont été rendues accessibles et exploitables par une équipe de chercheurs de l'Université de Louvain, dont Lieven D'Hulst. Voir « Traduire l'Europe en France entre 1810 et 1840 » in *Europe et Traduction*, Arras, Artois Presses Université, 1996.

Ces véritables “banques de données” livrent également le nom de nombreux traducteurs, connus, moins ou pas du tout connus, mais tous actifs sur le terrain de la poésie : Pierre Baour-Lormian, traducteur du Tasse et des poèmes d’Ossian, Amédée Pichot, traducteur de Byron, le comte de Tressan, traducteur de l’Arioste, Auguste Creuzé de Lesser, traducteur des romances du *Cid*, Alexis-François Artaud de Montor, traducteur de Dante, Ernestine Panckoucke, traductrice de Goethe, Elise Voïart, traductrice de Schiller, etc., auxquels s’ajoutent de très nombreux anonymes. Si la prépondérance du latin demeure incontestable entre 1810 et 1840, l’anglais et l’allemand se disputent la deuxième et la troisième place dans la liste des “langues-sources” les plus demandées en France. C’est la même répartition qui semble prévaloir pour les œuvres poétiques étrangères traduites en français, avec une triade composée des poètes antiques, des poètes anglais (Byron, Young, Gray, Milton) et des poètes allemands (Gessner, Klopstock, Goethe, Schiller).

Sans prétendre en rien à la “réhabilitation” du talent de tous ces écrivains traducteurs souvent considérés comme “mineurs”, le chercheur moderne a ici une riche matière à explorer. En effet, le nombre de ces petits maîtres et le volume des traductions qu’ils ont signées font d’eux des acteurs très importants de la vie littéraire du XIXe siècle. La réalité socio-historique qu’ils représentent est indéniablement un élément essentiel à prendre en compte dans les études d’histoire littéraire et comparatistes, où traducteurs et traductions jouent un rôle fondamental. Une plus juste appréciation de leur activité permettrait sans aucun doute de compléter une historiographie encore lacunaire dans le domaine de la traduction et de mettre en exergue la richesse du lien qui, depuis toujours, unit l’écriture poétique à la pratique de la traduction.

Parce que la littérature et surtout la poésie allemandes connaissent un engouement assez exceptionnel dans la France des années 1820-1860, il a paru utile d’examiner à qui l’on doit cette floraison de traductions et quel rôle elles ont pu jouer dans l’évolution littéraire des auteurs français. Le cas des traductions de la poésie allemande en français nous semble un bon exemple de l’importance du rôle de “passeurs” des petits traducteurs ainsi que de la réalité de leur action poétique.

2. Le cas de la traduction de poésie allemande en français entre 1820 et 1860

On peut comprendre que le recours nécessaire à des traductions, à une époque où il n'existait pas encore d'enseignement régulier et officiel des langues vivantes, ait d'autant plus suscité des vocations "spontanées" de traducteurs de tous bords qui, se sentant attirés par la nouveauté des poésies d'outre-Rhin, ont tenté l'aventure de la traduction sans être la proie de trop de scrupules. Les effets de mode aidant, enjeux économiques et éditoriaux ont également pu motiver la production d'un volume important de traductions. Qui étaient les maîtres d'oeuvre ? Les traducteurs de poésie sous la Restauration et la Monarchie de Juillet forment un ensemble des plus disparates, qui va des disciples appliqués de Mme de Staël, comme Charles de Chênédollé, aux chroniqueurs élégants de la presse littéraire des années 1840 (Henri Blaze, Xavier Marmier, Saint-René Taillandier), en passant par les poètes (Gérard de Nerval, Emile Deschamps, Nicolas Martin), les maîtres de langue (Treenthal, W. von Suckau), les amateurs plus ou moins éclairés (Adolphe de Loève-Veimars, Paul Lehr, Ernestine Panckoucke), etc. En l'absence d'archives classées et de témoignages fiables, une identification précise, qu'elle soit d'ordre biographique, sociologique ou intellectuel est, pour la plupart d'entre-eux, rendue difficile. Une activité de chroniqueur littéraire ou l'existence d'une oeuvre personnelle originale est souvent un facteur important de visibilité et de notoriété. C'est ainsi que les noms d'Henri Blaze³², d'Adolphe de Loève-Veimars³³, de Xavier Marmier³⁴, de Nicolas Martin³⁵, de Saint-René

³²Diplomate de carrière et collaborateur depuis 1834 à *La Revue des Deux-Mondes*, Henri Blaze (1813-1888) fut le premier à livrer une version complète (en 1840) des deux *Faust* de Goethe. La plupart de ses études seront reprises dans un ouvrage de synthèse intitulé *Ecrivains et poètes de l'Allemagne* et publié en 1846. Avec Xavier Marmier et surtout Gérard de Nerval, il fut l'un des premiers "introduceurs" du Lied en France.

³³ Adolphe de Loève-Veimars (1801-1854) se fit connaître par ses articles sur la littérature allemande et ses chroniques dans la presse littéraire. On lui doit d'avoir introduit le nom d'E.T.A Hoffmann en France. Il traduisit des oeuvres de Wieland, de Zschokke, et fut le premier traducteur de Heinrich Heine. On lui attribue également la paternité du recueil des *Poésies de Goethe* publiées par Mme Panckoucke en 1825.

³⁴ Esprit voyageur et cosmopolite, Xavier Marmier (1808-1892) eut toute sa vie une prédilection pour la culture nordique, où l'Allemagne tient une place de premier plan. Ses déplacements en Allemagne lui vaudront des contacts intéressants avec les poètes de son temps : Chamisso, Schwab, Uhland. Différentes revues de l'époque ont

Taillandier³⁶ qui collaborent régulièrement à *La Revue des Deux-Mondes*, *La Revue de Paris* ou bien *La Revue germanique*, s'imposèrent tout naturellement, devenant peu à peu les interlocuteurs incontournables de la poésie allemande en France.

Les traducteurs-“ amateurs ” constituent un cas plus complexe. Leur activité de traduction, plutôt ponctuelle, ne fait pas d'eux des personnalités en vue, ce qui les rend moins nettement identifiables, comme en témoigne le cas d'Hortense Cornu qui se cache de surcroît sous le pseudonyme de Sébastien Albin³⁷. Son recueil de chansons et ballades populaires allemandes³⁸, très important qualitativement et quantitativement, fut à peine remarqué par la critique.

La destinée de traducteurs français excentrés³⁹ géographiquement des milieux littéraires parisiens, ou bien d'étrangers francophones n'est pas plus facile à retracer. Il n'est pas rare que certains d'entre-eux aient mené une carrière bien éloignée de

accueilli les comptes-rendus de ses “ découvertes ” culturelles et littéraires : *La Nouvelle Revue Germanique*, *La Revue des Deux-Mondes*, *La Revue de Paris*, etc.

³⁵ Neveu du poète allemand Karl Simrock, Nicolas Martin (1814-1877) reçut une éducation parfaitement franco-allemande. Il est l'auteur de l'ouvrage *Les Poètes contemporains de l'Allemagne* (1846) qui rassemble ses contributions à diverses revues. Moins connue peut-être que celle de ses contemporains Blaze et Marmier, sa signature revient toutefois régulièrement dans la traduction de poésie allemande.

³⁶ Saint-René Taillandier (1817-1879) fréquenta en 1840 l'Université de Heidelberg avant d'être nommé professeur de littérature française à Montpellier en 1843. Pendant son séjour dans le midi, il publie à la *Revue des Deux-Mondes* et cette collaboration se poursuivra pendant plus de vingt ans avec, entre autres, des articles sur l'Allemagne et ses écrivains. Il fut un des traducteurs de Heine. On lui doit en particulier une version du *Voyage d'Hiver*.

³⁷ Compagne de jeux du futur Napoléon III, Hortense Cornu (1812-1875) fut élevée en Allemagne auprès d'Hortense de Beauharnais, ex-Reine de Hollande. Epouse du peintre Sébastien Cornu dont le nom lui servira de pseudonyme, elle s'établit à Paris à partir de 1835 où ses connaissances de l'allemand lui font entreprendre la traduction de poèmes pour son anthologie *Ballades et chants populaires de l'Allemagne* publiée 1841. Elle traduisit également la correspondance entre Goethe et Bettina von Armin.

³⁸ S. Albin (*alias* Hortense Cornu), *Ballades et chants populaires de l'Allemagne*, Paris, Gosselin, 1841.

³⁹ Max Buchon (1816-1869). Socialiste et proche de Proudhon, il dut s'exiler en Suisse après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, où il vécut en traduisant de l'allemand jusqu'en 1857. Il voua une sympathie particulière au poète et pasteur alémanique Johann Peter Hebel qu'il contribua à faire connaître en France. Son anthologie des *Poésies allemandes* publiée en 1846 contient, outre Hebel, des traductions de Körner, Uhland et Heine.

toute vie littéraire, tel Eugène Borel⁴⁰. Pourtant, le rôle de ces traducteurs des “ marches ” n’est pas moindre. Aussi bien le Suisse Albert Stapfer⁴¹ que les Belges Edouard Wacken⁴² ou André Van Hasselt⁴³ ont, par leur familiarité avec l’univers germanique, grandement contribué à diffuser dans l’espace francophone la création des poètes d’outre-Rhin.

Quelle que soit leur histoire personnelle, leur maîtrise effective de la langue et leur connaissance de la culture allemandes, ce sont tous ces petits traducteurs qui se sont appropriés les premiers la nouvelle “ matière ” lyrique venue d’outre-Rhin. Leurs traductions l’ont ensuite transfusée “ goutte à goutte ” dans les milieux littéraires et la création poétique en France. Cette médiation, qui eut un effet réel sur l’évolution de la poésie française, demeure en général ignorée. Alors qu’elle faisait les beaux jours de la presse et de l’édition durant le Romantisme, la signature de la plupart des traducteurs-poètes s’est progressivement effacée de l’historiographie littéraire. Pourtant, dans leur tentative de rendre la littérature française perméable aux créations poétiques étrangères, ils se trouvaient alors aux avant-postes. Il ne nous semble pas exagéré de considérer les traducteurs de poésie allemande dans cette période comme l’un des relais essentiels pour appréhender la teneur d’un phénomène d’échange littéraire bien réel mettant en jeu une nouvelle approche de l’objet poétique par les poètes français au début du siècle.

⁴⁰ Un temps professeur de français à Stuttgart avant d’être nommé Procureur Général à Neuchâtel, Eugène Borel (?) est l’auteur d’une *Grammaire française à l’usage des Allemands* et d’une importante anthologie de poèmes allemands en traduction, les *Echos lyriques* (1840) qui, publiée en Allemagne, passa pratiquement inaperçue en France.

⁴¹ Albert Stapfer (1766-1840), issu d’une famille de diplomates suisses, fut l’auteur d’une des premières traductions du *Faust* de Goethe en 1823 et d’une *Notice sur Goethe* comportant la traduction d’une vingtaine de poèmes extraits de *Faust*. Il déploya également une importante activité de critique dans la presse des premières années du XIXe siècle (*Archives littéraires de l’Europe, Mélanges de littérature étrangère, Bibliothèque Allemande*, etc.)

⁴² Edouard Wacken (1819-1861) est l’auteur de l’anthologie *Fleurs d’Allemagne et poésies diverses*, Bruxelles, Labroue, 1850.

⁴³ Intellectuel belge, André Van Hasselt (1806-1874) traduisit en français des poèmes de Uhland, Rückert, Lenau, Eichendorff. Il tenta dans ses traductions (*Etudes rythmiques*, 1862) de reproduire la métrique syllabotonique de l’original afin de rendre le vers français plus proche de la musique.

Le fait que parmi les traducteurs de poésie allemande de l'époque romantique, un grand nombre était aussi poètes eux-mêmes, a pu faciliter un phénomène de "migration" littéraire. La consubstantialité de l'écriture poétique et de la traduction, pérenne à travers l'histoire des littératures et des langues, semble tout particulièrement observable pendant la première moitié du XIXe siècle en France, moment où, dans un contexte de "redécouverte" de l'inspiration lyrique, de nombreux poètes, "petits", "grands", ou tout simplement anonymes, vont accomplir une oeuvre de traduction d'une ampleur inégalée allant jusqu'à effacer les frontières entre traduction et création personnelle en insérant l'inspiration des poètes d'outre-Rhin dans leurs oeuvres propres. Quel que fût le degré de compétence linguistique propre à chaque traducteur, la continuité entre l'exercice de traduction et le travail d'écriture du poète était, à cette époque, souvent totale. Des poètes mineurs tels que Nicolas Martin ou Frédéric de Reiffenberg ou Xavier Marmier ne se sont pas privés de faire leur miel de l'héritage poétique allemand.

Une analyse plus attentive de la création personnelle des traducteurs poètes donne à penser qu'aucun d'entre-eux n'est sorti indemne de la fréquentation de ces sources "germaniques". Les affinités que certains écrivains français romantiques éprouvèrent à l'égard de la poésie allemande, sphère du lyrique par excellence, peuvent expliquer certains phénomènes d'assimilation, plus ou moins licites, de motifs spécifiques lors de la nouvelle mise en texte, ce d'autant plus que la "valeur ajoutée" de la référence allemande dans la littérature française de l'époque est explicitement soulignée comme telle à plusieurs endroits⁴⁴.

La référence germanique prendra diverses formes selon les auteurs et les sensibilités, mais il est indiscutable que l'attirance de certains écrivains français pour le caractère lyrique de tel ou tel poète d'outre-Rhin illustre le côté le plus facilement observable de leur dialogue. D'autres aspects plus subtils de ce qui s'apparente souvent à un phénomène massif d'"importation", comme les innovations métriques ou la recherche de formes poétiques nouvelles, ne se découvrent souvent qu'après une analyse approfondie et peuvent, à ce

⁴⁴ C'est le cas des poèmes de Nicolas Martin, loués pour leur imprégnation par l'"esprit allemand" (*Revue de Paris*, juillet-août 1840, t. 19, p. 133), ou de ceux de Henry Blaze dont une note indique "la grâce tout allemande de la pensée et de la forme" (*Revue de Paris*, mars-avril 1842, 4e série, Tome 4, p. 280).

titre, fréquemment passer inaperçues. Revues et recueils poétiques se font l'écho, à des degrés divers, de cette perméabilisation progressive.

Chez certains traducteurs poètes comme Xavier Mamier, Nicolas Martin, Henri Blaze, Emile Deschamps, etc., le choix d'une iconographie spécifique témoigne du degré d'imprégnation des poètes français à la lyrique d'outre-Rhin. La veine "fantastique", la veine "morbide" voire macabre, la veine "idyllique" reflètent à elles trois la conception que les écrivains de cette époque se faisaient d'un lyrisme de nature spécifiquement germanique. Des motifs empruntés à la *Lénore* de Bürger se voient ainsi déclinés dans l'oeuvre des poètes les plus divers, allant des *Légendes et ballades* de Pierre Baour-Lormian aux *Ballades* d'Emile Deschamps, en passant par *Les Filles du feu* de Gérard de Nerval, ou l'*Albertus* de Théophile Gautier, comme en témoigne sa reprise des célèbres onomatopées du texte de Bürger. Cette migration est directement redevable aux traductions françaises du poème de Bürger :

[...] La vieille fit - Hop ! Hop ! Et par la cheminée
de reflets flamboyants soudain illuminée,
deux manches à balais, tout bridés, tout sellés,
entrèrent dans la salle avec force ruades [...] ⁴⁵

Housch ! Housch - comme des sauterelles
les deux balais prirent leur vol [...] ⁴⁶

Trap ! Trap ! - ils vont comme le vent de la bise [...] ⁴⁷

Dans le grand fauteuil noir le diable se plaça
et donna le signal - Hurrah ! Hurrah ! [...] ⁴⁸

Le poème *Rosemonde* d'Henri Blaze est lui aussi le lieu d'un "décalque" fort intéressant, exemple d'une pratique qui a sans nul doute permis une diffusion insensible mais réelle de la germanité poétique en France. Le fait que Henri Blaze, très au fait de la poésie allemande, y ait eu recours paraît loin d'être un hasard :

[...] Revenu depuis ce matin
Doux rossignol qui te reposes,

⁴⁵ Th. Gautier, *Albertus*, 1831 - Réédition Fasquelle, Paris, 1910, p. 178.

⁴⁶ *Idem.*

⁴⁷ *Idem.*

⁴⁸ *Ibidem*, p. 182.

Peux-tu me dire quelques choses
De mon bien-aimé Valentin ?

Est-il mort ? Est-il infidèle ?
A-t-il atteint le but sacré ?
Entend-il ma voix qui l'appelle ? [...] ⁴⁹

Dans cette “ légende ”, les souvenirs allemands se bousculent. Le poème s’ouvre sur l’évocation de Marguerite, jeune fille au rouet, “ âme ” naïve, exemplaire dans sa pauvreté. *Faust* n’est pas loin ⁵⁰. Soudain apparaît Rosemonde. Nouvelle Lénore, elle attend le retour de son fiancé. Le vers “ Est-il mort ? Est-il infidèle ? ” n’est pas moins que la reprise exacte de l’original de Bürger : “ Bist untreu, Wilhelm, oder tot ? ”. S’agit-il d’un clin d’oeil de Blaze à son lecteur ou d’un “ décalque ” à proprement parler ? Toujours est-il que l’on peut évaluer à l’aide de détails de ce type la progression de l’influence poétique allemande en France ⁵¹.

La critique universitaire s’est ponctuellement essayée à mettre en évidence une possible “ dette ” poétique des “ grands ” auteurs à l’égard de la poésie d’outre-Rhin. Ici encore, ce sont les “ petits ” maîtres de la traduction qui jouaient le rôle d’intermédiaires. Si l’on peut supposer que Charles Nodier ⁵² a contribué à l’intérêt de Victor Hugo pour la littérature allemande, il est tout aussi probable que Hugo a également lu les premières versions du *Roi des Aulnes*, notamment

⁴⁹ H. Blaze, *Rosemonde, légende*, in *La Pléiade. Ballades, fabliaux, nouvelles et légendes*, Paris, Curmer, 1841, §XI.

⁵⁰ “ Ne vous semble-t-il pas entendre bourdonner le rouet de Marguerite dans cet intérieur si calme, si doux, dans ce blanc paradis de verdure et d’innocence ? ” Th. Gautier, “ Revue littéraire. Poésies nouvelles ” in *Revue des Deux-Mondes*, 1841, t. 2, p. 906.

⁵¹ Il n’est sans doute pas anodin de noter en passant que ce vers reprend mot pour mot la version de *Lénore* traduite en vers par Nerval en 1830, mise en musique en 1833 par le compositeur Hippolyte Monpou. On peut sans trop de risque avancer l’hypothèse que la double interrogation “ Est-il mort ? Est-il infidèle ? ” que Blaze emprunte à Nerval était devenue, pour ainsi dire, un “ refrain ” populaire qu’il n’était plus besoin de décrypter pour personne.

⁵² G. Defaux, “ Renaissance poétique nationale et influences allemandes dans les *Odes et Ballades* ”, in *Revue de l’Université d’Ottawa*, 1971. On retrouverait l’empreinte de Nodier, notamment de *Smarra* et de *Trilby*, et du fantastique germanique, dans les *Ballades*, écrites par Hugo entre 1824 et 1828. La quatrième ballade intitulée “ A Trilby, le lutin d’Argail ” et “ La Ronde du Sabbat ” lui sont même explicitement dédiées.

celle réalisée par Henri de Latouche en 1818⁵³, ou bien certaines ballades traduites par Emile Deschamps dans ses *Etudes françaises et étrangères* (1828). A cette époque, en effet, il existait déjà un recueil de ballades de Goethe traduites en 1825 par Mme Panckoucke - “aidée” par Loève-Veimars -, ainsi qu’une traduction française de ballades de Schiller signée par Camille Jordan⁵⁴. Bien qu’il s’agisse d’un ouvrage plus tardif, on rappellera que l’anthologie du poète Edouard Wacken⁵⁵ figurait dans l’inventaire de la bibliothèque personnelle de l’illustre poète⁵⁶, signe de son intérêt durable pour l’Allemagne.

Si l’on ajoute, à ces lectures assez probables, la profonde fascination nourrie par Hugo pour l’Allemagne depuis son plus jeune âge⁵⁷, on ne saurait s’étonner de retrouver dans les *Odes et ballades* (1828) - parues à un moment que Hugo lui-même a défini comme sa vraie “naissance” à la poésie - quelque apport des poètes d’outre-Rhin. Ainsi, on a pu remarquer que la ballade “La Fiancée du Timbalier” tirait sans doute son argument du début de la *Lénore* de Bürger où Lénore demande des nouvelles de son fiancé aux soldats qui reviennent de la guerre :

*Elle dit, et sa vue errante
Plonge, hélas ! dans les rangs pressés ;
Puis dans la foule indifférente
Elle tomba froide et mourante...
Les timbaliers étaient passés.*

(V. Hugo, “La Fiancée du Timbalier”)

Sie frug den Zug wohl auf und ab,
Und frug nach allen Namen ;
Doch keiner war, der Kundschaft gab,
Von allen, so da kamen.
Als nun das Heer vorüber war (...)
Warf sich hin zur Erde (...)

(J.G. Bürger, *Lenore*)

De même, la ballade “A un passant” semble reprendre le thème de la chevauchée macabre ou nocturne rendu populaire par *Lénore* et *Le Roi des Aulnes* de Goethe.

A l’exemple encore du *Roi des Aulnes*, le poème *La Fée et la Péri* brode plus spécifiquement sur le motif du jeune enfant en danger d’être séduit par des esprits surnaturels ou maléfiques :

⁵³ Cette traduction, publiée dans les *Lettres champenoises* (t. 2, 1818, p. 146), fut plusieurs fois rééditée.

⁵⁴ C. Jordan, *Poésies de Schiller*, Paris, Brissot-Thivars, 1822.

⁵⁵ E. Wacken, *op.cit.*

⁵⁶ Voir Paul Lévy, “Les romantiques français et la langue allemande”, *op.cit.*, p. 228-229.

⁵⁷ Voir Charles Dédéyan, *Victor Hugo et l’Allemagne*, Paris, Minard, 1964.

Où vas-tu donc, jeune âme?... Écoute !
 Mon palais pour toi veut s'ouvrir (...)
 Tu pourras jouer à toute heure
 Dans mes beaux jardins aux fruits d'or; (...)

(V. Hugo, " La Fée et la Péri ")

Willst, feiner Knabe, du mit mir gehn ?
 Meine Töchter sollen dich warten schön ;
 Meine Töchter führen den nächtlichen Reihn,
 Und wiegen, und tanzen und singen dich ein.

(J.W. Goethe, *Erlkönig*)

La parution en 1823 d'une traduction de *Faust* par Albert Stapfer, accompagnée de lithographies d'Eugène Delacroix, a pu également lui inspirer l'image de la danse infernale décrite dans " La ronde du Sabbat " ou " Les deux archers ". Si, à cette époque, la référence germanique semble devenue garante, pour certains poètes français, d'une " teneur poétique " réelle, qui révèle, par certains côtés, tout autant une mode que l'expression d'un certain " snobisme " littéraire, c'est avant tout au labeur des traducteurs les plus divers que Victor Hugo, Sainte-Beuve, Musset, etc., doivent d'avoir pu accéder, en français, à ces nouvelles sources d'inspiration⁵⁸.

Le monde des formes poétiques est un domaine dans lequel les traducteurs étrangers, surtout, ont pu se révéler de très subtils intermédiaires. C'est, en particulier, le cas d'André Van Hasselt. Poète belge, il apparaît particulièrement soucieux de " réactiver " la métrique syllabotonique allemande dans le système syllabique français. Il est probable que les Belges, de même que les Suisses, ont eu, par leur intense activité de traduction, une proximité réelle avec la poésie allemande qui fait d'eux des médiateurs de premier plan dans le transfert culturel. A. Van Hasselt revendique lui-même sa dette germanique, soulignant que " si beaucoup (*des sujets de ses poèmes*) m'appartiennent en propre, beaucoup d'autres sont des reproductions plus ou moins modifiées d'idées recueillies à droite et à gauche dans mes voyages, à travers les pays d'outre-Rhin ou à travers les littératures étrangères. "⁵⁹

⁵⁸ L'impact germanique sur la poésie de Gérard de Nerval relève, lui, bien moins d'un phénomène de mode que d'un véritable rapport de filiation, facilité par l'importante activité de traduction qu'il a menée. On ne s'étonnera donc pas qu'à la faveur de cette mise en contact " direct ", toute son oeuvre, qu'elle soit en vers ou en prose, porte des traces incontestables.

⁵⁹ A. Van Hasselt, *Le Livre des paraboles*, Namur, Wesmael-Charlier, 1872. Cité par L. D'Hulst, " *Erlkönig* en français : une traduction intersémiotique par A. Van Hasselt et J.B. Rongé " in *Textyles*, n°17-18, Bruxelles, Le Cri, 2000, p. 135 (notes).

Dans ses *Poèmes, paraboles, odes et études rythmiques*⁶⁰, “convaincu de l’impérieuse nécessité d’une réforme radicale dans le vers lyrique”⁶¹, Van Hasselt ira jusqu’à proposer des poésies écrites suivant un schéma métrique syllabotonique strict dont il précise lui-même le paradigme hors-texte :

AUBADE

∨ ∨ ∨ ∨ ∨
 ∨ ∨

(tétramètre iambique + un iambe)

Voici que l’aube au fond des cieux
 S’allume
 Et perce avec ses rais joyeux
 La brume.

Au fond des bois, son frais séjour,
 La rose
 Sourit aux doux rayons du jour
 Eclose.

[...] ⁶²

Il est assez piquant de noter que Van Hasselt a tenté d’“initier” Victor Hugo - pas moins ! - aux vertus de la prosodie accentuelle. Admirant l’harmonie des poésies du XVI^e siècle, il en énonce aussi la raison :

[...] partout la 3^e syllabe du vers de 7 syllabes est longue ; et cela doit être ; c’est une règle de la prosodie allemande, règle fondée sur l’harmonie. [...] J’ai eu l’occasion, lors de mon voyage à Paris, de faire cette observation à Hugo, en lui montrant une pièce de mon recueil dans laquelle le vers de 7 syllabes a toujours la 3^e longue⁶³.

⁶⁰ A. Van Hasselt est l’auteur de traductions diverses (Goethe, W. Müller, Oettinger, Fr. Kind, etc.) qui sont rassemblées dans ses *Oeuvres : Poésie et Prose* publiées à Bruxelles en 1876.

⁶¹ A. Van Hasselt, *Poèmes, paraboles, odes et études rythmiques*, Paris, A. Goubaud, 1860, Préface, p. 4.

⁶² *Ibidem*, p. 254-255.

⁶³ A. Van Hasselt, Lettre à L. Alvin (1877) citée par L. D’Hust, “Les études rythmiques d’André van Hasselt : une tentative d’émancipation de la poésie belge au XIX^e siècle”, in *Vives Lettres*, n°10, Strasbourg, 2^e semestre 2000, p. 15.

Bien qu'ils ne comptent pas au nombre des chefs-d'oeuvre de la poésie lyrique, ses poèmes méritent attention car ils permettent d'apprécier les ressources poétiques du français, même placé hors de son cadre métrique traditionnel. Ils révèlent de plus qu'à cette date (1860), on peut s'attendre à rencontrer chez les poètes certains des procédés qui, jusque-là, n'étaient utilisés que par des traducteurs de poésie plus "innovants".

Ce sont surtout les poètes de la génération suivante qui sauront faire leur miel de ces enseignements. Même si sa recherche poétique a eu un cours bien différent, Paul Verlaine⁶⁴ connaissait les "expérimentations" de Van Hasselt sur la prosodie tonique. Il n'est peut-être pas fortuit que dans son *Art poétique*, il ait suggéré aux poètes de s'ouvrir au vers impair dont l'expressivité musicale, incontestable, permettait, selon lui, de se rapprocher de l'écriture du Lied. Charles Bally ne disait-il pas de Verlaine qu'il était "celui des poètes français qui fait le plus penser à l'indétermination de certains poèmes allemands"⁶⁵ ? Edmond Duméril ira même jusqu'à affirmer en son temps que "les préceptes de Verlaine sont exactement [...] ceux que nous pourrions tirer de l'analyse d'un vers germanique"⁶⁶ !

Les recherches métriques de tels précurseurs n'en sont que plus stimulantes. Elles confirment le rôle de catalyseur que les traducteurs sont susceptibles d'avoir eu sur l'écriture de poètes, qui, devenus plus familiers de la prosodie allemande grâce à la traduction, tentèrent à leur tour d'apporter un nouveau souffle à la poésie française.

*

Dans un contexte d'intense curiosité pour les littératures étrangères, et à une période où la demande de traductions d'un lectorat avide de nouveautés ne cesse de croître, le volume massif de traductions qui paraît en France entre 1820 et 1860 se donne pour mission de répandre auprès du plus large public la connaissance des nouvelles voix de la littérature européenne. Que l'oeuvre de traduction

⁶⁴ Cité par E. Etkind in *Un art en crise Essai de poétique de la traduction poétique*, Lausanne, L'Age d'homme, 1982, p. 137 et sq.

⁶⁵ Cité par H. Meschonnic in *De la Langue française*, Paris, Hachette Pluriel, 2001, p.348.

⁶⁶ E. Duméril, *Le Lied allemand et ses traductions poétiques en France*, Paris, Champion, 1933, p. 335.

des poètes dits “ mineurs ” ait pu avoir en son temps une action poétique concrète semble fort dépasser le stade de la simple hypothèse. Cependant, parce que cet impact s’est toujours exercé dans les arcanes de la création des “ grands ” auteurs, il demeure encore trop souvent ignoré.

Ce regard porté sur la traduction de poésie allemande en France entre la Restauration et les débuts du Second Empire confirme l’importance de tous ces “ travailleurs de l’ombre ” que furent, dans le champ littéraire français, les petits maîtres de la traduction au début du XIXe siècle. De même que l’allemand, qui nous a ici servi d’exemple, constitue une étude de cas des plus parlantes, il est fort vraisemblable que, mené dans le cadre d’autres langues et d’autres genres littéraires, le même type d’investigation conduirait à des conclusions similaires et tout aussi dignes d’intérêt.

On touche là à un élément fondamental pour la compréhension des phénomènes littéraires au sens large. Comment, en effet, analyser une littérature dans toutes ses subtilités sans tenir compte du labeur de tous ses traducteurs, siècle après siècle ? Une histoire des traductions en langue française, qui fait encore cruellement défaut aujourd’hui, contribuerait sans nul doute à élargir l’horizon de la recherche littéraire et à redonner, tant aux traductions qu’aux traducteurs de diverses langues et époques, tout le poids qui leur revient dans l’évolution du polysystème français.

Source : *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, C. Winter, Heidelberg, 3/2004.